

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{lle}
NIVRELET, libraires;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 55 minut. soir, Omnibus.
4 — 30 — — Express.
3 — 47 — matin, Express-Poste.
9 — 4 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 2 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heure 50 minut. mat. Express.
11 — 49 — matin, Omnibus.
6 — 23 — soir, Omnibus.
9 — 28 — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

3 heures 2 minut. matin, March.-Mixte.
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Posté, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

REVUE POLITIQUE.

LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice se sont
rendus mardi avec le Prince Impérial, au camp de
Saint-Maur, où se trouvent déjà réunis plusieurs
régiments de l'armée d'Italie. Leurs Majestés n'ont
fait que traverser Paris à l'aller et au retour. Elles
étaient rentrées au palais de Saint-Cloud vers sept
heures du soir.

S. Exc. M. le baron de Bourqueney, plénipoten-
tiaire de France aux conférences de Zurich, est en
ce moment à Paris.

Les plénipotentiaires se trouveront réunis le 6 à
Zurich.

Le gouvernement toscan vient de rendre un dé-
cret qui convoque les collèges électoraux, le 7 août
prochain, pour l'élection des représentants.

M. Ricasoli a adressé aux préfets une circulaire
dans laquelle il les invite à faire comprendre aux
électeurs toute l'importance de leur mandat. Il s'a-
git aujourd'hui, ajoute la circulaire, de faire con-
naître à l'Europe les vœux de la Toscane sur ses fu-
tures destinées. Il s'agit de faire savoir à l'Italie
combien et comment les Toscans veulent être Ita-
liens. La valeur de ces votes sera d'autant plus con-
sidérable, qu'il interviendra spontanément aux
élections un plus grand nombre d'électeurs.

C'est dans la séance de lundi, que lord Elcho de-
vait développer sa motion, dont l'objet, on se le
rappelle, est de faire déclarer par la chambre « qu'il
n'est pas compatible avec l'honneur et la dignité de
l'Angleterre de participer à la conférence projetée. »
Mais au commencement de la séance la motion ayant
été faite de s'occuper de la discussion du budget, le
noble lord a remis à jeudi au soir la présentation de
son amendement.

La motion de lord Elcho a d'ailleurs perdu de son
importance, par suite des explications données par
lord John Russell jeudi dernier, et il nous paraît ac-
quis que le gouvernement anglais a le désir de voir

l'Angleterre concourir au règlement des questions
qui concernent l'avenir et l'organisation de l'Italie.

La proposition de lord Elcho nous paraît donc ap-
pelée à un succès très-minime, car elle n'a plus
aucun caractère d'opportunité.

Les deux chambres du Hanovre n'ont pu s'enten-
dre sur la question de la fortification des côtes. La
première est convaincue que l'achèvement des ou-
vrages commencés aura dès à présent une certaine
utilité pour le pays; la seconde a jugé qu'il n'était
pas tellement urgent de bâtir des forteresses et de
construire des chaloupes canonnières, qu'on ne pût
attendre la prochaine session ordinaire des Etats.

Une nouvelle conférence entre les commissions
des deux chambres n'ayant eu aucun résultat, il ne
restait d'autre voie que de communiquer au gouver-
nement la résolution particulière de chacune des
deux chambres. La somme consentie par les deux
chambres est d'un million de thalers, outre les
pensions pour les officiers et les dépenses durables
de la mise sur pied de guerre.

La Feuille d'annonces de Nuremberg, journal qui
a beaucoup de lecteurs, et qui est appuyé par des
membres de la gauche de l'assemblée, contient en
tête de ses colonnes une protestation contre les opi-
nions exprimées par la Gazette d'Augsbourg et le
Correspondant de Nuremberg.

« On aurait tort, dit-elle, de croire, dans le nord
» de l'Allemagne, que ces journaux expriment les
» sentiments des populations du midi. Nous protes-
» tons solennellement contre cette erreur et décla-
» rons que la conduite de la Prusse dans la dernière
» crise a été approuvée généralement, et que nous
» attendons de cette puissance l'initiative du réta-
» blissement d'un parlement allemand et la consti-
» tution de l'empire de 1848. »

La polémique continue toujours très-irritante
entre les journaux prussiens et autrichiens; la Ga-
zette nationale de Berlin contient un article intitulé
La Prusse et l'Autriche, dont nous extrayons les pas-
sages suivants :

— Je l'ai laissé aller; le pauvre diable en a été pour
la tentative et pour la peur. Il ira se faire pendre ailleurs,
et cela ne peut manquer d'arriver.

— Eh mais, attendez-donc, cela m'explique la décon-
venue qui nous arrive. Un mot du général Laval nous
appela à Saint-Mandé, et notre présence a produit l'effet
d'un coq-à-l'âne; un tour de filou pour opérer à l'aise!

— Je vous garantis qu'il ne s'en est pas tiré gratis. J'ai
fait fonction de police correctionnelle, dit Cloquet, ravi
de la façon dont Lucien venait de tourner la difficulté. Il
accompagna sa phrase d'un mouvement de moulinet qui
en complétait la portée. Soyez tranquille, la leçon pro-
fitera.

Tout en causant, le capitaine tira les deux papiers de
sa poche.

— Est-ce un billet comme celui de ce matin? dit-il en
riant.

Mais, quand il eut parcouru quelques lignes de la let-
tre qui portait son adresse, sa figure prit soudain une
telle expression que Lucien et Cloquet restèrent interdits.

— Qu'avez-vous donc? demanda Mehneville, en
voyant une sueur glacée perler sur le front de l'officier.

— Rien, mon ami, rien! un mouvement d'indignation,
cette lettre est une lâcheté anonyme, et voici le cas que
j'en fais!

En disant ces mots, M. Desrozières déchira avec vio-
lence le papier qu'il tenait à la main.

— Croiriez-vous que c'est à ma pauvre Félicie qu'on
s'adresse!

« Si on en excepte le Piémont, il n'est pas d'autre
Etat envers lequel l'Autriche se permette de se con-
duire avec une outrecuidance aussi conséquente
qu'envers le nôtre. Et dans quelles circonstances!
Elle exécute sur l'échiquier diplomatique, ainsi que
sur l'échiquier militaire, un certain nombre de
coups qui paraissent hardis. Mais ils ne couvrent pas
longtemps le défaut d'idée qui agit aujourd'hui avec
une précipitation extrême pour reculer pitoyable-
ment demain.

» Partout des résultats misérables: au dehors, des
défaites; au dedans, non-seulement la banqueroute
financière, mais abus moraux plus dangereux qui
s'ouvrent partout; tout ce vieil édifice est tellement
vermoulu qu'on doute qu'il puisse tenir encore cette
fois-ci dans ses jointures. Quelle situation et quels
hommes pour y faire face! On ne sait se passer du
secours étranger et on le demande de la manière la
plus blessante, en menaçant, en insistant sur des
prétentions dont la dernière ombre a disparu, il y a
plus d'un demi-siècle, avec la couronne impériale.

» En Prusse, on ne fait pas attention à tout cela,
on arme, on s'impose les plus grands sacrifices, on
se charge des négociations les plus désagréables
pour réunir enfin les éléments discordants de l'Alle-
magne en une action unique; on repousse des amis
intérieurs et on se crée des adversaires dangereux.
Et naturellement quand tout cela est fait pour voir
l'Autriche profiter de toutes ces démarches pour
conclure une paix séparée, dont elle nous jette la
responsabilité sous les accusations les plus vides. »

Les dernières nouvelles de Constantinople annon-
cent le départ de Sa Majesté impériale pour Rodosto
et Salonique. C'est le 23 juillet que le Sultan s'est
embarqué, après avoir reçu en audience l'ambassa-
deur persan.

La conclusion de la paix a fait suspendre la con-
vocation des redifs. Le bruit courait dans les cercles
politiques qu'une légation ou un consulat de la
Sublime-Porte allait être établi à Rome.

Les journaux de Londres nous apprennent la

FEUILLETON

LES ENFANTS DE LA NEIGE

Première Partie.

(Suite.)

En entrant dans le salon, le capitaine heurta du pied
le pistolet que Lucien avait oublié à la suite de la perqui-
sition.

— Qu'est-ce que cela? on dirait un des pistolets qui
vous appartiennent, dit M. Desrozières en examinant
l'arme.

— C'est en effet l'un de ces pistolets de Saint-Etienne
que j'ai achetés avec vous au Palais-Royal.

— Ma foi, qu'il s'en tire comme il pourra, fit mentale-
ment Cloquet qui tourna sur lui-même et se mit à exé-
cuter sur les vitres un simulacre de batterie accompagné
d'un sifflement.

— En effet, nous sommes venus en votre absence et
fort à propos, je vous jure.

— Bah!

— Avant la nôtre, vous receviez la visite d'un per-
sonnage à fausses clés.

— Mais, c'est toute une histoire!

— Non pas; c'est seulement un méfait coupé dans sa
racine. Un voleur s'était introduit chez vous. Pris au
piège, l'homme s'est mis à ma discrétion.

— Qu'en avez-vous fait?

Le capitaine pleurait et tremblait, il s'assit plein d'agi-
tation, la tête dans ses deux mains.

Quand il se fut un peu calmé, il témoigna aux deux
amis le désir de rester seul.

L'étrangeté de la conduite de l'homme qui avait porté
le trouble chez lui, revenait à son esprit avec une nou-
velle importunité. Le doute poignant qu'il avait toujours
repoussé en s'indignant contre lui-même, grandit subite-
ment sous l'influence malfaisante de cette lecture.

Pendant une demi-heure, le cœur du père fut cruelle-
ment torturé. Il oscillait dans une douloureuse contra-
diction, se heurtant contre la crainte d'être obligé d'ac-
cuser, tout en niant la possibilité de l'accusation. Après
s'être élevé au-dessus des faiblesses et des subtilités du
raisonnement dans les domaines sans bornes de la con-
fiance, l'âme du père faisait brusquement une chute dans
les abîmes de la déchéance et admettait d'une manière
absolue ce qu'elle venait auparavant de répudier. L'au-
réole de pureté dont l'amour paternel avait entouré
Félicie, s'effaçait pour reparaitre, reparaisait pour s'é-
teindre. Cette nature énergique et droite, loyale et can-
dide, n'avait pu s'assouplir sous le marteau de l'expé-
rience. La foi devait en elle résister ou se rompre; c'était
tout simple, l'amour paternel y vivait comme une reli-
gion, avec toute l'austérité que comporte l'expression.

Au risque d'une de ces catastrophes qui semblent exer-
cer une attraction comme le vide, M. Desrozières résolut
d'en finir avec les perplexités: son émotion s'effaçait
comme jadis en face du danger, le père redevenait soldat.

mort du comte de Minto. On se rappelle que le noble lord avait été chargé en 1847 par le gouvernement anglais d'une mission en Suisse et auprès des cours de Florence, de Turin, de Rome et de Naples, afin d'instruire le cabinet britannique de la situation de l'Italie.

Cette mission fut interrompue par la révolution de 1848 et par les événements dont la Péninsule fut le théâtre à cette époque.

Lord Minto était né le 16 novembre 1782. — Charles Bousquet. (Le Pays.)

LES DEUX OPINIONS PUBLIQUES.

Napoléon 1^{er} formulait un jour un singulier et très-véridique aphorisme : « Dix hommes qui parlent, disent-il, font plus de bruit que dix mille qui se taisent; c'est là tout le secret des aboyeurs de tribune. »

Napoléon marquait ainsi par un mot frappant la différence qui sépare l'opinion publique réelle de l'opinion publique factice.

Il y a, en effet, deux opinions publiques : l'une est « ondoyante et diverse » comme parle Montaigne, et elle change à tous les vents, suivant le caprice ou l'intérêt de l'heure présente. Elle est inquiète, frondeuse, jalouse; elle est à la fois naïvement crédule et impudemment menteuse; elle se démène, elle s'agit, elle fait du bruit, elle prononcerait volontiers des discours, si les discours lui étaient permis; elle les débite au détail dans des conversations sans fin. Comptez les hommes qui font tout ce tapage, on croirait que c'est une foule; point du tout, c'est un petit nombre de mécontents, d'importuns ou d'ambitieux.

L'autre opinion publique, la véritable, la seule, est constante dans ses principes et voit les événements d'un plus équitable regard. Elle est juste, parce qu'elle est désintéressée et qu'elle n'a rien à démêler avec les regrets de ceux-ci et les convoitises de ceux-là. Elle considère, dans les choses, les choses elles-mêmes; elle en examine les causes, elle en pèse surtout les résultats et elle ne songe point à faire de tout ce qui arrive une arme de parti au service de telle ou de telle ambition personnelle.

La première est à la superficie de la société et elle se circonscrit, Dieu merci ! dans quelques coteries qui ne pardonnent à aucun pouvoir de se passer de leur concours. La seconde ne se renferme point dans les étroites limites d'un salon ou dans les limites plus étroites encore d'un intérêt de parti. Elle est l'opinion même de la nation, l'opinion de cette immense majorité qui cultive le sol, qui crée l'industrie, qui fait le commerce, qui achète, qui vend, qui écrit, qui invente, qui combat; de cette population sans nombre qui travaille vaillamment à la richesse et à la gloire de la patrie, sans jamais songer à un portefeuille de ministre et sans avoir le jugement troublé par les idées noires d'un orateur au repos.

C'est cette dernière opinion publique qui est seule digne de respect. C'est celle dont il faut tenir compte : c'est sur elle que doivent s'appuyer les gouvernements qui veulent durer.

Malheur aux hommes d'Etat qui confondent ces deux opinions et qui se laissent prendre au vain

bruit de la première ! Le vrai rôle d'un souverain est d'écarter cette fausse et turbulente opinion publique et de se pencher sur le cœur même du pays pour en écouter les battements et pour bien distinguer, au milieu des clameurs des partis, le véritable esprit public.

Cette sérieuse opinion publique dont nous parlons a rendu pleine et entière justice à la politique de l'Empereur, tant dans la question de la paix que dans la question de la guerre. Elle a compris les motifs de profonde sagesse qui ont fait s'arrêter dans sa marche victorieuse le glorieux chef des armées d'Italie. Elle sait qu'un souverain a pour règle suprême l'intérêt de son propre pays et qu'il ne doit jamais franchir les limites au delà desquelles il compromettrait sa patrie. Aussi se réjouit-elle franchement des grands résultats obtenus et se plaît-elle à en reconnaître l'extraordinaire importance.

Mais il était indubitable qu'en de telles conjonctures, certaines gens devaient affecter le mécontentement et tâcher de constituer une fausse opinion publique.

Dans un pays qui a longtemps été agité par les révolutions, il n'en peut être autrement. Ce qui reste des anciens partis apporte à l'appréciation des choses une partialité qui révolte les esprits droits, et qui se concilie cependant avec une certaine bonne foi, tant le jugement humain se fausse aisément et se contourne au gré des passions.

Des hommes qui étaient mécontents de la guerre et qui niaient la nationalité italienne se plaignent aujourd'hui de la paix et prétendent que tout est perdu, parce que l'armée française s'est arrêtée après avoir atteint le but français. Ils proclamaient bien haut qu'ils n'attendaient rien de la guerre, et ils s'étonnent qu'elle n'ait pas tout produit. Naguère l'Italie tout entière ne valait pas une amorce française, et aujourd'hui, pour une minime portion de cette même Italie, d'ailleurs rendue italienne, il faudrait engager la France dans toutes les hasardeuses aventures d'une guerre générale. Etrange contradiction de l'esprit de parti, qui s'aveugle peut-être à ce point de se croire logique et de se croire équitable !

Cet esprit de parti ne voit dans les événements, quels qu'ils soient, qu'une arme contre le pouvoir, et il apporte, à son propre insu, une malveillance constante à juger tout ce qui se fait par d'autres mains que les siennes. Il fut le même dans tous les temps. On ne doit lui répondre que par le dédain.

— Henri Lasserre. (Le Pays.)

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Londres, 1^{er} août. — Le *Times* publie, dans sa deuxième édition, des nouvelles de Bombay, du 5 juillet, d'après lesquelles le mécontentement des troupes européennes de l'Inde augmente. Elles sont, dit le correspondant, en insurrection à Berhampore, où elles se sont fortifiées dans les casernes et ont élu des officiers. Les carabiniers de Madras ont suivi l'exemple des troupes du Bengale.

Un ordre général permet aux officiers et soldats précédemment au service de la Compagnie des Indes de quitter le service.

L'Inde centrale est tranquille et la campagne du Népal est terminée.

Turin, 1^{er} août. — La *Gazette piémontaise* publie un décret relatif à l'érection, aux frais de l'Etat, d'un monument à Solferino en souvenir des victoires des armées alliées, et pour servir de témoignage durable de la reconnaissance des Italiens envers l'armée française, commandée par l'Empereur Napoléon III, lequel combattit héroïquement et risqua sa vie dans la mémorable bataille du 24 juin, pour la cause de l'indépendance italienne.

Madrid, 1^{er} août. — Le vapeur *Duc d'Oporto* a fait naufrage à Peniche. L'équipage et les passagers ont été sauvés.

Vienne, 2 août. — M. le prince de Metternich part demain pour Paris. Il est porteur de la réponse de l'Empereur d'Autriche à la lettre que l'Empereur Napoléon avait écrit à S. M. François-Joseph.

M. de Banneville doit être reçu aujourd'hui par l'Empereur d'Autriche.

Marseille, 2 août. — On mande de Rome, à la date du 31 juillet :

Le duc de Grammont est parti, appelé à Paris par l'Empereur Napoléon.

Le général de Goyon a été proclamé noble romain par la municipalité.

Il y a eu une nouvelle réunion de cardinaux. On fait circuler des listes relatives à un nouveau ministère.

De nombreux volontaires ont été autorisés à rentrer avec secours de route. — Havas.

Nos correspondances de Chioe vont jusqu'au 6 juin et nous annoncent plusieurs faits nouveaux. On avait appris l'arrivée à Péking du général Ignatcheff, ambassadeur de Russie près le gouvernement du Céleste Empire, et son entrée solennelle dans la capitale de la Chine, ainsi que sa réception par l'empereur. Cette nouvelle a décidé les représentants des autres puissances à partir pour Péking, après avoir fait connaître officiellement au président du cabinet impérial la résolution qu'ils prenaient, conformément aux stipulations du traité de Tien-Sing.

M. de Bourboulon, ministre de France, a quitté Shang-Hai, le 2 juin, sur la corvette à vapeur *le Duchayla*, accompagné de tous les membres de la légation. La corvette se rend au golfe de Petchili, elle mouillera à l'embouchure de Pei-ho, et les canonnières qui l'accompagneront remonteront le fleuve jusqu'à Tien-Sing. M. le capitaine de frégate Tricault, qui commande *le Duchayla*, doit accompagner le représentant de la France, et il a organisé un détachement de cent hommes qui formera une escorte d'honneur.

M. de Bourboulon se rendra de Tien-Sing à Péking par terre, en côtoyant le grand canal, et il fera son entrée solennelle dans la ville impériale par la porte du Soleil. M. Bruce, ambassadeur d'Angleterre, est parti pour la même destination, et on pense que le représentant des Etats-Unis entreprendra le même voyage vers le milieu du mois de juillet. La présence à Péking des ministres des diverses

Il appela Félicie, qui fut frappée en arrivant de la pâleur et de la solennité de son visage.

— Qu'avez-vous donc, mon père? dit-elle avec un accent d'inquiétude.

Le son de cette voix, où vibrerait un sentiment d'alarme, fit chanceler la résolution sur l'écueil de la tendresse. Le père ne trouva qu'un baiser pour répondre.

— Vous souffrez, dit Félicie avec un redoublement de crainte.

— Non, je ne veux pas, je ne peux pas... si tu savais !

— Oh, mon Dieu, vous me mettez à la torture ! parlez, je vous en conjure.

— Tu l'exiges !... Eh bien... une lettre. Mais non, je ne puis te dire cela, à toi dont le front est couronné si noblement d'honneur et de loyauté !

Félicie ne comprenait rien à ce trouble et à ce langage.

— Pardonne-moi, vois-tu, si je te dis de pareilles choses. Cette lettre a mis dans mon âme un poison, et il ne faut qu'une parole de toi pour l'en chasser... Voyons, Félicie, ma fille chérie, écoute moi. Quand ce pauvre Justin a été déçu dans ses plus chères espérances, comme moi dans mes souhaits, je me suis résigné, tu aimais ! j'ai annulé à discrétion et ton silence, lorsque pressée par la nécessité tu as dû me révéler la cause de ton refus. Mais voici maintenant que des misérables... qui ?... je l'ignore, car ils seraient déjà punis, prennent occasion de toutes les conjectures dans lesquelles nous place la conduite de l'homme que tu aimes, pour te rendre l'objet d'infâmes calomnies.

— Et vous avez pu douter de moi au point d'y croire ?

Il y avait tant de noblesse, de fierté et de surprise dans l'accent de la jeune fille, que le père s'écria :

— Mais non ! je n'y croyais pas. Le mot que je voulais pour ne plus souffrir tu l'as dit ! merci, mon enfant, merci !

Une longue étreinte rapprocha le père et la fille.

— J'étais tellement bouleversé, reprit M. Desroziers quand il se fut calmé, que j'oubliais de te remettre quelque chose qui te regarde. Est-ce que tu as des amies en Italie ?

— Pourquoi cette question ? demanda Félicie qui ne voyait pas où son père voulait en venir.

— Parce que j'ai là, à ton adresse, une lettre qui porte le timbre de la poste de Naples; tiens, la voici.

Ce fut au tour de la jeune fille de passer par un ordre d'émotions qui, pour être différentes, n'en étaient pas moins profondes.

La suscription était de l'écriture de M. Derville.

— Mais qu'as-tu donc ? demanda le père alarmé, en voyant le visage décomposé de Félicie.

— J'ai peur ! murmura-t-elle, en montrant du doigt le paquet que tenait son père.

— Est-ce que cette lettre ?...

Le complément de la question était si clairement dans le regard de M. Desroziers, que Félicie répondit par un signe affirmatif.

— Que veux-tu qu'il écrive, si ce n'est dans le sens que tu souhaites. Son silence était bien plus menaçant

qu'une lettre. Veux-tu que je lise ?

— Oh non, non ! répliqua vivement la jeune fille en saisissant le papier, mais hésitant toujours à en rompre le cachet.

— Enfant que tu es ! sais-tu que c'est un malheur d'avoir comme toi une organisation de sensitive ! Voyons, lis, et surtout lis tranquillement. Il faut apprendre à dompter ses impressions.

Félicie toute tremblante brisa lentement l'enveloppe et déplaça le papier, sous l'empire d'une sensation dont elle ne comprenait pas la cause. Son émotion excessive et le brouillard qui lui passa sous les yeux, l'empêchèrent de rien distinguer ; elle regardait sans voir.

M. Desroziers qui avait retrouvé son sang-froid s'empara de la lettre et en lut le contenu.

Ce n'était plus, quand il eut fini, l'homme indécis, le père troublé qu'on vient de voir. Sa physionomie avait une sombre et terrible expression.

— Qu'y a-t-il dans cette lettre ? demanda Félicie, glacée de terreur.

— Il y a que j'irai chercher cet homme, fût-il au bout du monde ! dit sourdement le capitaine, sans songer à l'effet de ses paroles.

Par un de ces retours qui caractérisent les natures impressionnables, la jeune fille avait ressaisi la lettre et en avait deviné plutôt que lu le contenu, avant que son père eût songé à s'y opposer.

Elle poussa un cri déchirant et tomba comme foudroyée sur le parquet.

puissances est un fait considérable et qui modifiera d'une manière complète les rapports de la Chine avec le reste du monde. Déjà le gouvernement chinois a changé de système et a cessé de se montrer hostile aux étrangers.

Le transport mixte la *Gironde* est arrivé à la fin de mai à Hong-Kong, venant de Tourane, et il a apporté des nouvelles excellentes du corps expéditionnaire en Cochinchine. Nos derniers succès ont produit une grande impression sur les populations, qui commencent à comprendre que nous ne lâcherons pas prise et que la France n'abandonne jamais le but qu'elle se propose d'atteindre. Les canonnières la *Dragonne* et la *Fusée*, envoyées en croisière dans le sud, ont, dans la journée du 15, donné la chasse à des jonques suspectes et en ont capturé trois. Les autres se sont échouées à l'embouchure d'une petite rivière, et les hommes qui les montaient ont pris la fuite. Aux dernières dates, le temps était magnifique à Tourane, et l'état sanitaire des soldats et des marins était très-satisfaisant. — A. Renault. (Le Pays.)

FAITS DIVERS.

Un accident a eu lieu dans la nuit de dimanche à lundi à la gare de Darcey (Côte-d'Or), sur le chemin de fer de Lyon. Deux trains, chargés de troupes et marchant dans le même sens, se sont heurtés vers deux heures du matin. Deux personnes ont péri dans cette funeste collision et une vingtaine de soldats ont été plus ou moins grièvement blessés. Les secours ont été organisés immédiatement, et, quelques heures plus tard, les trains ont pu continuer leur route vers Paris. Une enquête est ouverte sur les causes de ce déplorable accident.

— L'arrivée à Madrid de l'infant D. Sébastien, rentrant dans sa patrie après vingt-cinq ans d'absence et de proscription, est le sujet de tous les entretiens. La population lui a fait partout un accueil rempli de cordialité et de respect. Lui-même a témoigné à diverses reprises toute l'émotion que lui inspirait sa rentrée en Espagne.

Le général Prin sera nommé capitaine-général de Cuba aussitôt que la reine aura accepté la démission du général Concha.

— Nous avons fait connaître le procédé de désinfection des plaies, communiqué lundi dernier à l'Académie des sciences par M. le professeur Velpeau. Le compte-rendu officiel des séances, distribué dimanche, donne de nouveaux détails fournis par MM. Demeaux et Corne, dans une note à l'appui de la communication verbale de M. Velpeau.

L'action de la substance désinfectante arrête le travail de décomposition; elle éloigne les insectes et prévient sûrement la production des vers.

La matière désinfectante toute préparée coûterait, à Paris, un franc environ les 50 kilogrammes. Nous répétons la formule telle que la donnent les inventeurs; elle ne diffère en rien de celle qu'ils avaient communiquée à M. Velpeau; mais ils y ont joint des détails importants à connaître.

Plâtre du commerce, réduit en poudre très-fine, 100 parties;

Coal tar (produit de la distillation de la houille pour la fabrication du gaz), 1 à 3 parties.

Le mélange des deux substances s'opère avec une grande facilité, à l'aide d'un mortier, ou par tout autre moyen mécanique approprié au but.

L'application de cette substance au pansement des plaies nécessite une préparation particulière. On délaie avec de l'huile d'olive une certaine quantité de poudre préparée d'après la formule ci-dessus. On a ainsi une espèce de pâte, de pommade ou d'onguent, d'une couleur brun foncé et d'une odeur un peu bitumeuse, dont les propriétés se conservent indéfiniment dans un vase clos. L'huile lie la poudre sans la dissoudre, et la composition conserve la propriété d'absorber les liquides infectants, aussitôt qu'elle est mise en contact avec la plaie qui les produit.

La consistance qu'acquiert, soit la poudre employée en nature, soit la pommade ci-dessus, ne cause au malade aucune gêne.

L'application peut être médiate ou immédiate. L'application immédiate, c'est-à-dire à nu sur les plaies, ne produit aucune douleur; elle a même une action désinfective, elle les nettoie et favorise leur cicatrisation.

« Enfin, disent en terminant MM. Demeaux et Corne, ce mode de pansement a la double propriété de désinfecter les produits morbides et d'en absorber les liquides. Cette dernière circonstance est d'une importance majeure, car elle dispense de la charpie. »

— Parmi les nombreux recueils littéraires qui se publient à Paris, il en est un, la PRESSE LITTÉRAIRE, que nous pouvons recommander en toute confiance à nos lecteurs. La PRESSE LITTÉRAIRE date de 1852. Elle paraît le 5 et le 20 de chaque mois, en une double feuille très-grand in-4° à 3 colonnes, c'est-à-dire 48 colonnes, contenant environ deux cent mille lettres, ou à peu près la matière d'un volume in-8°. *Histoire, Romans, Nouvelles, Légendes, Chroniques, Poésies, Variétés scientifiques, Critique littéraire et dramatique, Bibliographie, Mélanges et Faits divers*, telles sont les matières qui remplissent les colonnes de la PRESSE LITTÉRAIRE. Chaque numéro contient plusieurs chapitres d'un roman inédit, — ordinairement choisi parmi les meilleurs productions de la littérature anglaise, — une ou deux Nouvelles de nos auteurs les plus aimés, une Revue de quinzaine, des Variétés, des Mélanges et tous les faits intéressants publiés par les grands journaux. C'est sans contredit le recueil le plus complet, le plus attrayant, le plus varié de ce genre, et la PRESSE LITTÉRAIRE pourrait s'appeler le *Journal des Journaux*. Le succès obtenu de nos jours par les traductions des romans anglais est parfaitement justifié par le mérite de ces ouvrages, dont on peut permettre sans danger la lecture à tous les membres de la famille. Au nombre de ceux publiés par la PRESSE LITTÉRAIRE, nous mentionnerons *Shirley*, par Correr Bell; *Letlice Arnold*, par Miss Marsh; *Evelyn Forester*, touchante étude du cœur féminin, par Miss Marguerite Power; *Crichton*, roman historique, peinture animée de la cour de France sous Henri III, par Harrison Ainsworth; *la Fille de l'Avare*, du même auteur, etc. Le prix d'abonnement à la PRESSE LITTÉRAIRE est de HUIT francs par an, 4

fr. 50 pour six mois. Quelques-uns des Romans anglais publiés dans la PRESSE LITTÉRAIRE ayant été réimprimés en volume et étant la propriété du journal, seront donnés en prime, et envoyés franco, à toute personne qui s'abonnera d'ici au 1^{er} octobre prochain, savoir: Aux abonnés d'un an, quatre volumes: *Crichton*, par Ainsworth, 2 volumes; et *Evelyn Forester*, par Miss Power, 2 volumes. Les abonnés de six mois recevront seulement le dernier de ces ouvrages. — Bureaux à Paris, rue Saint-Honoré, 257. — Envoyer un mandat sur la poste à M. le Directeur de la PRESSE LITTÉRAIRE. On s'abonne aussi par l'entremise des Libraires et des Directeurs de poste.

CHRONIQUE LOCALE.

Adresse du Conseil municipal de la ville de Saumur, à S. M. Napoléon III, empereur des Français.

« SIRE,

» Le 25 juin dernier, l'Administration municipale et le Conseil municipal de la ville de Saumur, réunis en séance au moment où est parvenue l'annonce du dernier et immense succès de notre armée en Italie, ont voté par acclamation et avec un légitime enthousiasme une adresse à S. M. l'Impératrice régente.

» Sa Majesté nous a accusé réception de cette adresse dans les termes les plus bienveillants.

» Tant de succès ne nous montraient encore que de fort loin l'issue d'une guerre qui jusque-là avait porté aussi haut l'honneur de la France que la gloire de son souverain.

» Mais quels ne furent pas l'étonnement, la surprise et l'admiration de tous, lorsque, à quelques jours de là, la nouvelle d'une paix glorieuse et sage est venue apporter au sein de la France tout entière le calme, la joie et les plus belles espérances.

» Les représentants de la ville de Saumur ne veulent pas, Sire, être les derniers à vous offrir, dans ces glorieuses circonstances, l'hommage de leur plus haute confiance et de leur dévouement le plus respectueux et le plus sincère.»

M. le général de division Dupuch est chargé de l'inspection générale de l'Ecole de Saumur et M. le général de brigade de Brancion, de celle du dépôt de remonte d'Angers.

Dans un moment où, sous l'influence d'une température inaccoutumée, on paie un large tribut aux affections gastro-intestinales, c'est remplir un devoir que de faire connaître au public un moyen peu coûteux et fort simple pour guérir en quelques heures les cholérines même les plus graves, moyen que nous empruntons à un mémoire sur le choléra, publié en 1856 par le docteur Roux, l'auteur du traitement de l'asthme et des maladies des organes de la voix.

Nous copions textuellement. Prenez: Ether sulfurique, 30 parties; soufre sublimé, 1 partie. Agitez chaque fois.

En prendre cinq à six gouttes dans un demi-verre d'eau de seltz ou d'eau froide, sucrée ou non

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I^{er}. — MADEMOISELLE DE ROUVIÈRE.

Au centre d'une des rues qui pénètrent à angles droits la chaussée d'Antin, était la maison de M. Lenoir.

L'habitation s'élevait entre cour et jardin. La cour, décorée de pavillons et de galeries appareillées en briques et en pierres, se développait sur une courbe allongée. Le jardin, dont les dimensions étaient fort respectables pour un quartier où les terrains commencent à atteindre une valeur énorme, paraissait avoir l'apparence d'un parc, grâce au trompe-l'œil résultant d'un habile percement. Les restes d'une plantation séculaire encadraient admirablement les pelouses, les corbeilles, les massifs, les bassins, dont les eaux se ridaient sous la retombée des jets qui, tantôt flottaient au vent en panache irisé comme un arc-en-ciel, et tantôt s'égrenaient en perles liquides.

Le corps de logis était de cette architecture un peu massive, mais souverainement magistrale en honneur sous Louis XIV. Des appropriations bien entendues conciliaient la solennité des dispositions avec les habitudes modernes. Il fallait une fortune ducale ou financière pour tenir une pareille maison.

On sait déjà que M. Lenoir, homme heureux et habile, hardi surtout dans la conduite des grandes opérations qui semblaient l'avoir enrichi, était le tuteur de l'amie de M^{lle} Desrozières.

La fortune apparente de M. Lenoir venait de deux co-

tés: des colonies, où il avait noué de profitables relations, et de l'organisation encore au début des grandes compagnies industrielles. M. Lenoir avait pressenti l'ère des grandes combinaisons qui illustrent en quelques années, dans le monde de la finance, les noms des audacieux que le succès favorise.

De la position passons à l'homme.

M. Lenoir, homme d'un âge indéfini qui flottait de cinquante à soixante ans, était d'un abord gracieux, de manières dont l'affabilité étudiée séduisait du premier coup ceux qui l'approchaient. Sa voix caressante et claire, presque toujours maintenue dans un médium velouté, aidait à l'attraction; la figure répondait aux façons, elle était fine et souriante. Peut-être on eût pu reprendre quelque chose d'exagéré et de trop juvénile dans le soin qui présidait à la toilette, à l'arrangement d'une chevelure où l'on ne distinguait pas un filet blanc, et dont le ton factice était en désaccord avec celui du teint. On attribuait volontiers cette recherche et ces dissimulations à des habitudes galantes. Ajoutons que les yeux, un peu rougis par des travaux de cabinet souvent excessifs, s'abritaient sous des conserves teintées qui en dérobaient l'aspect.

M. Lenoir, vêtu d'une coquette robe de chambre de flanelle, chaussé de pantoufles soutachées, se renversait nonchalamment sur une chaise de jardin, dans une allée ombreuse qui protégeait contre les ardeurs du soleil.

Cependant ce n'était pas dans un but contemplatif que M. Lenoir, au moment où nous pénétrons dans son ho-

tel, s'était installé sous les arbustes qui le couvraient d'un arc de feuillage. Il lisait avec attention un journal, non pas du côté où logent les articles de rédaction et la chronique consacrée aux faits divers; il méditait les chiffres de la Bourse.

En arrivant aux valeurs industrielles, qui cèdent le pas aux rentes sur l'Etat, M. Lenoir eut une sorte de crispation nerveuse qui, du visage se communiqua aussitôt à la main. La pose du lecteur, auparavant abandonnée, devint celle d'un homme frappé par une mauvaise nouvelle. Silencieux et étourdi, M. Lenoir semblait avoir perdu le sentiment de ce qui se passait. Il regardait sans voir avec la fixité des gens absorbés par les persécutions d'une idée. Les oreilles ne semblaient pas le servir mieux que ses yeux, car, depuis quelques minutes et sans qu'il y prit garde, un domestique se tenait devant lui un paquet de lettres à la main.

Une toux provocatrice, plusieurs fois répétée, dut le rappeler à la réalité.

— Ah! ma correspondance! fit-il en saisissant le paquet de lettres que portait respectueusement le valet.

La figure de M. Lenoir s'était décorée soudain de son immuable sourire. Le geste saccadé arraché par la révélation du bulletin de la Bourse, fit place à un signe de congé bienveillant, sous lequel le domestique s'inclina en s'écartant à reculons.

(La suite au prochain numéro.)

sucrée, de quart-d'heure en quart-d'heure, jusqu'à la cessation des vomissements et de la diarrhée. Ordinairement, après quatre à cinq heures, les cholériques cèdent à l'emploi de l'eau étherée. Les vomissements et les diarrhées rebelles, quelle qu'en soit même la cause, s'arrêtent le plus souvent et toujours subissent, sous son action multiple, de notables modifications.

L'ouverture de la chasse est fixée au 1^{er} septembre pour les départements d'Indre-et-Loire et du Loiret.

Pour chronique locale et faits divers : P.-M.-E. GODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

On lit dans la partie non officielle du *Moniteur* : « Par décision de S. M. l'Empereur, en date du

27 juillet 1859, l'armée d'observation a été dissoute.

» Néanmoins les divisions (infanterie et cavalerie) réunies au camp de Châlons et celles qui composent le camp d'Helfaut devront rester constituées, les premières sous les ordres du général de division comte de Schramm, les autres sous les ordres du général de division Maissiat.

» Il ne sera rien changé, quant à présent, aux autres divisions actives qui faisaient partie de l'armée d'observation.

On dit que le général Garibaldi, maintenant que les conférences de Zurich rendent inutile sa présence à l'armée sarde, songe à demander un congé illimité.

Turin, 3 août. — A Bologne, le 2 août, les commissaires sardes avaient remis leurs pouvoirs.

La proclamation du marquis d'Azeglio, annonçant sa retraite, recommande l'ordre aux populations, promettant, au nom du Roi, d'employer tous ses efforts à obtenir le concours des gouvernements de l'Europe pour la réalisation des vœux justes et raisonnables.

L'ordre dans la Romagne était parfait. — Havas.

BOURSE DU 2 AOUT.

3 p. 0/0 hausse 60 cent. — Fermé à 69 25
4 1/2 p. 0/0 hausse 50 cent. — Fermé à 97 00

BOURSE DU 3 AOUT.

3 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 69 25.
4 1/2 p. 0/0 baisse 50 cent. — Fermé à 96 50.

P. GODET, propriétaire-gerant.

Etude de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE APRÈS DÉCÈS.

Le lundi 8 août 1859, à midi, et jours suivants, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur, dans la maison où est décédé M. Sylvain BOUGE, propriétaire, rue Basse-Saint-Pierre, à la vente publique aux enchères du mobilier dépendant de la succession bénéficiaire dudit sieur Bouge.

Il sera vendu :

Plusieurs lits, couvertures, matelas, couvre-pieds, rideaux, quantité de bons draps, serviettes, nappes, effets, argenterie, montres en or, commode antique marquetée, armoires, tables, chaises, pendule, vieille vaisselle, bouteilles vides, ferraille, batterie de cuisine, etc.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

M. SIMON, huissier, demande un principal CLERC. (355)

Etude de M^e LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE Ensemble ou séparément,

8 RENTES PERPÉTUELLES,

S'élevant en totalité à 57 décalitres de blé froment, 9 décalitres de seigle et un poulet. (319)

A Vendre ou à Louer, DEUX MAISONS NEUVES,

Sises à Saumur,

Rue Courcouronne, nos 8 et 12.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire.

A VENDRE PAR ADJUDICATION,

Le dimanche 31 juillet, à midi,

En l'étude de M^e TOUCHALEAUME, notaire à Saumur,

Une MAISON, avec cour, jardin, remise, écurie et servitudes, sise à Saumur, rue de la Porte-Neuve, n^o 3, autrefois occupée par M^{me} veuve Touché.

On pourra traiter à l'amiable avant l'adjudication.

On entrera en jouissance de suite. Toutes facilités seront accordées pour les paiements. (332)

A VENDRE

Une MAISON (Café-Saumurois), sise rue Saint-Nicolas, n^o 3. S'adresser à M^e LE BLAYE, notaire.

A VENDRE UN BON PIANO.

S'adresser au Bureau du journal.

Etude de M^e CHAPIN, notaire à Beaufort.

A VENDRE A L'AMIABLE, UNE VASTE MAISON,

Sise à Beaufort-en-Vallée.

Cette maison se compose de salle à manger et cuisine, élevées sur cave, salon et chambre au rez-de-chaussée.

Quatre chambres à coucher au premier étage, vaste grenier au-dessus;

Cour où se trouvent une buanderie, une écurie et remise, et grand jardin à la suite.

S'adresser à M^e CHAPIN, notaire à Beaufort. (333)

A AFFERMER LA MINOTERIE DE DESMOULINES,

Située près Airvault (Deux-Sèvres), sur un ruisseau ne manquant jamais d'eau, ayant quatre paires de meules anglaises.

S'adresser à M. MATHIEU, notaire à Airvault, ou à M. FOURREAU, propriétaire audit lieu. (326)

A LOUER PRÉSENTEMENT,

Pour 3, 6 ou 9 années,

UNE MAISON,

Située à Saumur, quartier de Nantilly, à l'entrée de la ruelle de la Gueule-du-Loup, composée de 2 places au rez-de-chaussée, 2 places au 1^{er} étage et 2 autres au second, grenier au-dessus, cour, remise, écurie, jardin avec bassin, 4 caves. — Appartenant à M^{me} MILLON.

S'adresser à M. MARQUIS, boulanger, dans la ruelle de la Gueule-du-Loup, ou à M^e LEROUX, notaire à Saumur.

A LOUER PRÉSENTEMENT,

Une MAISON, fraîchement décorée, avec cour, remise, écurie et jardin, rue du Palais-de-Justice.

S'adresser à M. NANCEUX. (334)

AVIS.

M. DIXMIER, ancien syndic des huissiers à Saumur, prévient le public qu'il vient d'établir un cabinet d'affaires en cette ville, rue du Portail-Louis, n^o 42.

Ils'occupera des recouvrements difficiles et éloignés, d'affaires litigieuses, liquidations judiciaires, réunion de créanciers, faillites; représentera les parties devant MM. les juges de paix, fera les arpentages, expertises, états de lieux, pétitions, correspondances à l'étranger; dressera des arbres généalogiques pour les successions, et achètera les créances sur l'armée, etc., etc. Du reste, ses études et sa longue expérience des affaires le mettent à même de répondre à beaucoup de consultations. (345)

M. MAUBERT, huissier à Saumur, demande un SECOND CLERC. (346)

MÉDAILLES A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855 et aux Expositions de Dijon et de Toulouse 1858.

BANDAGES HERNIAIRES

DE MM. WICKHAM FRÈRES, CHIRURGIENS-HERNIAIRES, RUE DE LA BANQUE, 16, A PARIS.

Seul dépôt, à Saumur, chez MM. ROY frères, couteliers et bandagistes.

Ces Bandages sont à ressorts élastiques et à vis de pression ou d'inclinaison, sans sous-cuisses, et ne fatiguent point les hanches. — MM. Roy se chargent de choisir et d'appliquer le Bandage le plus convenable à chaque hernie; toutes les personnes qui en font usage éprouvent un soulagement réel, et leur efficacité tend à faciliter une guérison complète.

Prix modérés. (586)

LES

CENT MILLE FEUILLETONS ILLUSTRÉS,

Paraissant 2 fois par semaine.

BUREAUX, A PARIS, RUE DE RICHELIEU, 45.

Un Roman complet pour 5 centimes.

ABONNEMENT.

Paris . . . 6 f. 50 c.
Départem. 7 50
Etranger, port en sus.

LE JOURNAL

des

Cent mille Feuilletons illustrés

Est la seule publication donnant, dans chacun de ses numéros, c'est-à-dire pour 5 centimes, UN ROMAN COMPLET ILLUSTRÉ.

On s'abonne à Paris et chez tous les libraires de France et de l'Etranger, en envoyant des timbres postes ou un mandat à l'ordre M. PELLIGAND, directeur.

On trouve des exemplaires chez tous les Libraires.

Religion.

Famille.

L'AMI DU PEUPLE

Travail.

Propriété.

JOURNAL DU DIMANCHE.

Les feuilles politiques présentent aujourd'hui le plus vif intérêt; tout le monde veut connaître les nouvelles; chacun a besoin d'un journal.

L'AMI DU PEUPLE se recommande au public par l'abondance et le choix des matériaux qu'il donne. Son format est celui du MONITEUR UNIVERSEL, et il arrive le dimanche dans toutes les communes.

Chaque numéro contient tous les événements politiques de la semaine; les *Faits officiels*; une *Chronique départementale*; des articles *Variétés*; des articles d'*Agriculture*; un *Bulletin de commerce*, très-complet; un *Feuilleton*; des *Nouvelles diverses*; en un mot tout ce qui peut contribuer à instruire et amuser le lecteur.

DOUZE ANNÉES d'existence ont consacré le succès de ce journal.

Le prix d'abonnement est de 8 fr. PAR AN pour toute la France; 4 fr. pour SIX MOIS.

Il suffit en conséquence, pour s'abonner, d'envoyer, par lettre affranchie, un bon de poste de 8 fr. pour un an, ou de 4 fr. pour 6 mois, à l'adresse de M. le Directeur de l'*Ami du Peuple*, rue Saint-Land, 83, à Angers (Maine-et-Loire).

Un numéro d'essai sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par Lettre affranchie.

URGENCE DE SUPPRIMER L'ECHELLE MOBILE

Par M. Félix GERMAIN,

Rédacteur en chef du Bulletin de Paris.

Chez GUILLAUMIN, 14, rue Richelieu, et chez DENTU, Palais-Royal, galerie d'Orléans. — PRIX: 60 centimes.

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.